

Feuilleton historique...

Simone
Bitton

Le 29 juin à 15 h30, dès qu'une première dépêche d'agence annonça l'arrivée imminente d'Arafat, je me précipitai dans un shérout (taxi collectif) de Jérusalem pour récupérer ma caméra à Tel-Aviv avant de foncer vers Gaza. Or, il faut savoir que pour qui veut prendre régulièrement le pouls de l'opinion publique israélienne, les trajets interurbains en shérout constituent toujours une excellente source d'information. C'est ainsi qu'à 16 h, lorsque la radio annonça la grande nouvelle, un passager demanda immédiatement au chauffeur de mettre plutôt de la musique. « *On en a marre d'Arafat et de toutes ces histoires, pas vrai ?* » lança-t-il à la cantonade. Derrière moi, une dame acquiesça : « *Depuis cette paix on ne parle plus que des Palestiniens. Comme s'il n'y avait pas d'autres sujets dans la vie* ». Mais le chauffeur, seul maître à bord, ne céda pas : « *Vous croyez que si vous n'écoutez pas la radio, il ne viendra pas ? Aujourd'hui il rentre à Gaza, demain il va vouloir rentrer à Jaffa. Moi je suis né à Jaffa dans une maison arabe et ma mère m'a raconté que lorsqu'elle est arrivée là il y avait encore des marmites arabes dans la cuisine.* » La dame causa alors un fou rire général en s'exclamant : « *C'était peut-être les marmites de la mère d'Arafat !* »

En écoutant mes compagnons de voyage, je me disais que j'étais en train d'assister à l'expression populaire du débat qui se déroulait au même moment dans les pages intérieures du quotidien *Haaretz*, et que je suivais avec la plus grande attention. Véritable bataille rangée entre historiens, linguistes, sociologues, philosophes et écrivains, c'est une sorte de feuilleton à rebondissements (chaque article suscitant un ou plusieurs articles-réponses qui à leur tour provoquent la colère ou l'approbation de nouveaux auteurs mis en cause). A l'heure où j'écris ce texte, le débat continue et s'amplifie : Pour schématiser, il s'agit tout bonnement de l'ouverture de l'énorme boîte de Pandore que constitue la remise en cause de l'historiographie officielle du mouvement sioniste.

Avant que les marmites réquisitionnées de la mère d'Arafat (c'est-à-dire la responsabilité du mouvement sioniste dans la tragédie

palestinienne) ne surgissent dans les conversations de bistrot (c'est-à-dire dans les conversations de taxi), elles étaient restées l'apanage de quelques « nouveaux historiens » dont les travaux ont plus impressionné la presse et les critiques étrangers que les mandarins de l'Académie israélienne. (Plus de dix ans après la première publication de sa thèse de doctorat, *La naissance du problème des réfugiés palestiniens*, Benny Morris attend toujours sa titularisation universitaire...). Mais il ne fait aucun doute que le processus de paix avec les Palestiniens a provoqué une profonde remise en question historique. Si Yitzhak Rabin a eu du courage en serrant la main d'Arafat, c'est là que ce courage résidait. Car qui sont les gens de l'OLP, sinon les survivants et les descendants des expulsés de 1948, ces exilés absents des statistiques et des livres d'histoire israéliens ? En négociant avec l'OLP, Israël rencontre les fantômes occultés de sa mémoire sélective et commence à assumer sa responsabilité à leur égard. Dès la poignée de mains du 13 septembre dernier, Adi Ofir remarquait que la télévision israélienne avait montré pour la première fois quelques images de l'expulsion de 1948, à l'occasion de la retransmission de la cérémonie de Washington : « [...] *L'outil de façonnage de la mémoire collective israélienne a ainsi accordé une brève et hésitante reconnaissance à la mémoire collective palestinienne. C'est signe qu'un nouveau présent a peut-être commencé. Un présent qui restera nouveau si ces nouvelles images du passé y prennent place et y perdurent [...]*¹ » Au sommaire de la même publication, un long et magistral article de Raz Krakotzkin réglait son compte à l'un des principes de base de l'historiographie sioniste, celui du refus de la diaspora : « [...] *La spoliation des Palestiniens était inscrite d'avance dans l'image même du "juif nouveau", ce nouvel autochtone lié à la terre, né de la conception du refus de l'exil. Les Arabes étaient des rivaux dans l'imagerie,*

car le "juif nouveau" devait être tout ce qu'était déjà précisément l'Arabe réel, qui dès lors n'avait plus droit à l'existence concrète [...] » A la suite de cette publication, Krakotzkin (qui est professeur d'histoire dans le secondaire) s'expliqua dans une interview : « [...] *Jusqu'à Benny Morris, toute l'histoire du sionisme est une histoire de vainqueurs, écrite par les vainqueurs. La conscience historique des Israéliens n'accorde aucune place à la mémoire des vaincus. Or, nous devons intégrer les camps de réfugiés à notre conscience, nous devons absolument convenir du fait que la tragédie palestinienne fait partie de notre histoire*². »

Ce genre de propos, devenus relativement fréquents dans la presse israélienne depuis quelques mois, semble avoir tiré une sonnette d'alarme dans les milieux intellectuels traditionnels. Le coup d'envoi de la campagne de dénigrement des « intellectuels post-sionistes » fut donné par l'écrivain Aharon Megued. Dans un article apocalyptique intitulé « *L'instinct de suicide des Israéliens* », il s'attaque aux « *centaines d'universitaires, d'écrivains et de journalistes, et avec eux des peintres, des photographes, des acteurs [...]* qui consacrent toute leur énergie à nier le bien-fondé du sionisme, ce qui revient à nier nos droits sur le pays. [...] *Il n'y a pas de précédent dans le monde à ce phénomène pathologique d'identification émotionnelle et morale avec ceux qui déclarent ouvertement leur volonté de vous détruire, [à part] peut-être cette tendance juive diasporique à s'annuler soi-même pour flatter ceux qui vous haïssent*³. » Quelques jours plus tard, l'anthropologue Dani Rabinovitch publia une première réaction : « *Les nouveaux historiens et les nouveaux sociologues empêchent Megued de vieillir tranquillement. Tout d'un coup ils donnent une autre lecture de sa vie et de la vie de la nation, teintant de gris le noir et blanc de sa vision du monde. Ce que Megued ne comprend pas, c'est que son article est un exemple classique d'écriture propagandiste, celle-là même que combat la nouvelle Ecole*⁴. »

1. *Teoria oubikoret* (Théorie et critique), n° 4, automne 1993, Institut Van Leer, Jérusalem.

2. *Davar*, février 1994.

3. *Haaretz*, 10 juin 1994.

4. *Haaretz*, 15 juin 1994.

Le surlendemain, c'est l'historien Gabi Peterberg, de l'université de Beer-Sheva, qui accuse Megued de « stalinisme », faisant remarquer que la paranoïa de l'écrivain lui fait gonfler le nombre des dissidents qu'il attaque : « [...] *A mon grand regret, l'influence de la nouvelle Ecole est beaucoup moins forte que ne le craint Megued. Les manuels scolaires sont toujours plus sionistes que le sionisme lui-même.* [...] »⁵ Ilan Pepe, du département d'histoire de l'université de Haïfa, personnellement attaqué par Megued, lui répond sereinement : « *Ma position est que l'Etat d'Israël a été créé à l'aide du colonialisme occidental. Israël a déraciné intentionnellement la population palestinienne et a justifié cette action a posteriori par la "particularité juive" consécutive à la shoah. [...] Après des années d'hégémonie idéologique nationaliste, quelques universitaires prêtent leurs voix, avec beaucoup de retard, à ceux que l'on avait fait taire [...]. Ce scepticisme à l'égard de la mémoire collective de l'élite a sauvé l'Académie israélienne.* » Mais Megued a aussi des défenseurs, comme Shlomo Aharonson, professeur en sciences politiques à Jérusalem : « *L'argument selon lequel Israël est né dans le péché est aussi vieux que le judaïsme lui-même. Ilan Pepe et ses amis voient l'histoire avec des yeux arabes, soviétiques et occidentaux. [...] Leurs critiques n'ont rien à voir avec la science. Ce n'est qu'une mode passagère, née du cynisme et du carriérisme des ennemis d'Israël en Occident.* » Quant à Benny Morris, qui n'a pas jugé bon pour le moment d'intervenir en personne dans le feuilleton, il continue tranquillement d'enfiler les perles inédites de Ben Gourion. C'est aussi dans *Haaretz* qu'il publie sa dernière trouvaille, les minutes d'une conversation ahurissante tenue le 7 novembre 1955 entre Ben Gourion et un commandant de bataillon d'infanterie après une vaste opération militaire en territoire égyptien. Plus que toute considération militaire, Ben Gourion veut savoir de quoi est composé le « matériel humain » du bataillon, c'est-à-dire

de quelle origine sont les soldats. Apprenant que la plupart sont des immigrants nord-africains, il s'exclame : « *Il n'y a donc plus d'ashkénazes dans le pays ?* » Puis il demande quel est leur « niveau spirituel » et si le commandant a dû « utiliser la force ou la menace » pour les mener au combat. Le commandant dit que non, mais il ajoute : « [...] *Pendant l'entraînement les soldats disaient : "Donnez-nous des Egyptiens pour qu'on leur montre de quel bois on se chauffe."* Ce genre de propos m'inquiétait un peu, parce que les Arabes aussi parlent comme ça. »⁸

Le chauffeur et les passagers de mon shérout n'ont sans doute pas lu une seule ligne de ces débats, mais ils en ont tiré toutes les conclusions. Bien sûr, ils auraient préféré que la radio parle d'autre chose, comme Megued aurait préféré que les jeunes historiens s'occupent un peu moins de la destinée des Palestiniens. Ils auraient bien voulu enfouir de plus belle dans les profondeurs sécurisantes de leur mémoire courte tous ces fantômes qui n'auraient jamais dû revenir. Mais le retour des Palestiniens – au sens propre et figuré – constitue une réalité à la fois trop forte et trop simple pour que les réflexes conditionnés de refoulement historique suffisent à la dénaturer. Tout d'un coup, la « terre sans peuple » des livres d'histoire se remplit de chair et de sang. C'est en tout cas ce que devait ressentir mon chauffeur de taxi sur la route de Tel-Aviv-Jaffa, tout en arbitrant distraitement entre les passagers qui exigeaient de la musique orientale et ceux qui voulaient des chansons hébraïques⁹...

5. *Haaretz*, 17 juin 1994.

6. *Haaretz*, 24 juin 1994

7. *Ibid.*

8. *Haaretz*, 15 juillet 1994.

9. La musique orientale israélienne est tout aussi hébraïque, sinon plus, que les autres formes de chansons populaires. Ce n'est donc pas par hasard si le terme de « chant hébraïque » est refusé aux roucoules des chanteurs de charme orientaux, qui ne diffèrent que par la langue de leurs équivalents arabes de la région. Pour que cela commence à changer, il faudra sans doute attendre une « visite historique » du roi du Maroc à Tel-Aviv...